

Unis vers l'Uni

Charles Fréger n'a pas la bêtise de photographier des gens, mais l'intelligence de photographier des communautés à l'heure où, plus que jamais, on les donne pour manquantes, perdues. En plein règne aberrant de l'individualisme, et de la photographie principalement conçue comme miroir de cet individualisme forcené, ce jeune photographe se distingue en appréciant les uniformes. Fort heureusement, ce goût ne renvoie pas chez lui à ce qui serait un plaisir malsain, c'est-à-dire conceptuel, pour l'uniformité, le duplicata, le clone ou la répétition. Au contraire, pareil à un fronton républicain, son travail s'avance comme une réflexion assez dérangement sur les notions d'égalité, de fraternité, de liberté, c'est-à-dire ce qu'il en reste.

Ainsi, qu'il se réduise à un bonnet de bain comme dans la série sur les joueurs de water-polo, ou qu'il chatoie de haut en bas comme les parures des majorettes, l'uniforme traque chez Charles Fréger ce qui serait du domaine de l'imphotographiable : à savoir la communauté, la molécule sociale, ou encore ce qu'il reste d'agrégation dans un monde qui se pense, et se veut - l'imbécile heureux - définitivement désagrégé.

La première révélation du travail sur les majorettes est donc de nous rappeler qu'il en existe encore, beaucoup même, mais que nous les avons parfaitement oubliées là où elles sont (essentiellement dans Le Nord-Pas de Calais), quand bien même elles s'affrontent presque chaque week-end en sortes de tournois moyen-âgeux dont leurs costumes seraient les oriflammes. Plus importante, la deuxième révélation du travail du Fréger est de rapidement nous faire comprendre que *nous aurions finalement*

préféré ne pas savoir que ces majorettes existent... Car, tandis que nous les regardons poser devant l'objectif le plus objectif possible de Fréger, voici qu'il arrive cette chose troublante : ces majorettes commencent à nous gêner.

Elles nous fixent droits dans les yeux, tandis que nous, pour des raisons que nous aimerions ne pas chercher à comprendre, nous faisons doucement chasser notre regard sur les côtés. D'où ce malaise vient-il? Soyons clairs : de ce que nous regardons ces majorettes d'en haut, quoique Charles Fréger les photographie toujours rigoureusement de face. Que nous les regardons avec notre regard de public cultivé qui va voir des expositions, qui achète des livres de photos, qui connaît le travail de Charles Fréger, et qui jamais, jamais de sa vie n'ira voir un défilé de majorettes.

Ce qui nous gêne donc, ce sont pas les majorettes en elles-mêmes, mais le type de regard que nous ne pouvons nous empêcher de poser sur elles : un regard de classe. Si l'être-ensemble des majorettes, tel que le montre Fréger, nous perturbe autant, c'est sûrement parce que nous avons fini par gober le discours ambiant : à savoir qu'il n'y avait plus de classes sociales, et moins encore de lutte entre elles. Pourtant, la froide intelligence artistique des clichés de Fréger est de faire en sorte que nous nous redécouvriions en nous-mêmes affreusement bourgeois en train de contempler un travail sur l'affreux scintillant lumpen-prolétariat des majorettes. Et de nous dire, parce que nous avons lu Freud : ah! ces peaux trop grasses, ces yeux trop marrons, ces corps trop souvent obèses - oui, l'anatomie est vraiment un destin, et d'abord un destin social.

De leur côté, les impavides majorettes de Fréger nous racontent que la mondialisation, la globalisation, tout ça, c'est vraiment de la blague. Qu'il existe toujours, et existera longtemps encore, des mondes, des communautés qui ne se

croisent jamais. Et pire : qui ont simplement du mal à se contempler les unes les autres.

Arnaud Viviant